

XYZ. La revue de la nouvelle

Twitter appauvrit la pensée

Nicolas Tremblay



Numéro 114, été 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69219ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tremblay, N. (2013). Twitter appauvrit la pensée. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (114), 91–93.

Twitter appauvrit la pensée

Nicolas Tremblay

AU QUÉBEC, dans la presse écrite (sur papier), *Le Devoir* est l'un des derniers remparts de la littérature. Le journal accorde en effet une belle place aux écrivains et aux intellectuels. Son cahier « Livres », publié tous les samedis, rachète le quasi-silence de ses concurrents. C'est tout à son honneur. Le samedi 9 février, on découvrait le projet littéraire du journaliste Fabien Deglise, spécialiste de la culture Web. Ce dernier a eu la bonne idée de piloter la publication d'un livre numérique de 25 nouvelles inédites en 140 caractères, selon le format de Twitter. C'est une expérience qui vaut le détour. Le livre se télécharge gratuitement sur le site du *Devoir* et se lit très vite, cela va de soi.

Vingt-cinq auteurs ont collaboré à ce projet dans l'air du temps. Ce sont à peu près tous des écrivains connus qui ont l'habitude de la prose longue, sinon obèse. Certains ont été choisis parce qu'ils sont, de toute évidence, les sensations de l'heure : Fred Pellerin, India Desjardins, Kim Thúy... D'autres choix sont plus convenus, tels ceux de Michel Tremblay et de Monique Proulx. À la fin de son livre, Fabien Deglise commet un lapsus et affirme n'avoir pensé qu'à des romanciers. Il oubliait alors que, dans sa liste, il y a un conteur, certes très bavard, qui n'a écrit aucun roman, ainsi que des nouvelliers, des poètes et des dramaturges très ou peu pratiquants.

En notre époque friande d'instantanéité, le roman jouit paradoxalement d'un prestige incontestable, au point d'occulter les autres genres, surtout les plus brefs, condamnés à l'indifférence. Pensez au succès de *La fiancée américaine* d'Éric Dupont (plus c'est long, mieux c'est). La littérature québécoise ne se limite pourtant pas à la pratique romanesque dépensière, loin de là.

Obnubilé par le prestige du roman ainsi que par le vedettariat littéraire, Deglise n'a même pas tenu compte du fait que, depuis au moins les années 80, la littérature québécoise s'est spécialisée dans la forme narrative brève. Personne d'XYZ. *La revue de la nouvelle* ne figure dans son livre virtuel. La revue trimestrielle, fondée en 1985, est pourtant un bastion du genre. Quelqu'un comme Gilles Pellerin, fondateur de *L'instant même*, spécialiste de la nouvelle, grand lecteur de Borges et de Cortázar, ne se retrouve pas plus dans le projet de Deglise. Et des auteurs comme Charles Bolduc ou Suzanne Myre ? La liste des oubliés serait longue...

Le problème vient surtout du fait que ce sont plutôt les possibilités de Twitter que Deglise veut expérimenter, et non la littérature elle-même. En témoignent les penseurs interrogés par le journaliste à la suite de son projet de micronarration : deux spécialistes de la culture numérique, Milad Doueïhi et Guillaume Latzko-Toth, et Jean-Yves Fréchette, cofondateur de l'Institut de twittérature comparée (dont le nom à la fois pompeux et involontairement pataphysique rend pour le moins perplexe). La nouvelle n'a pourtant pas attendu Twitter pour se soumettre à des contraintes formelles et pratiquer l'extrême brièveté et la fragmentation. Pour réaliser que cette tendance a des racines profondes, il faudrait questionner nos théoriciens du genre, comme André Carpentier, Michel Lord ou Gaëtan Brulotte. Au sein de l'équipe du *Devoir*, pourquoi ne pas avoir daigné solliciter la participation du critique littéraire Hugues Corriveau, nouvellier de talent par-dessus le marché, rompu à l'écriture de minifictions depuis son recueil *Autour des gares* (prix Adrienne-Choquette 1991) ?

Outre ces récriminations, il faudrait souligner les nombreux raccourcis intellectuels à l'origine de cette entreprise euphorique de rapetissement littéraire. À titre d'exemple, Deglise affirme que Twitter « cultive la dictature de l'instant, l'obsession de la concision et influence désormais notre façon de nommer notre époque ». C'est gros et simpliste. De plus, le journaliste précise, dans la même phrase, que la plateforme

de microclavardage n'existe que depuis 2006. Pour qu'un phénomène culturel ait une empreinte aussi forte que le prétendent Deglise et les technophiles pressés, ne devrait-il pas s'inscrire dans la durée ? Attendons un peu avant de tirer de façon aussi primesautière des conclusions spectaculaires et ruminons patiemment le monde et le langage. De l'intelligence pourrait surgir.

D'ailleurs, Marshall McLuhan, dès les années 60, dans *The Gutenberg Galaxy* et *Understanding Media*, annonçait déjà les conséquences de notre passage de l'ère de l'imprimerie et de la mécanisation à celle de l'électromagnétique, puis du numérique, dont il devinait l'avènement. Pas si dépassé qu'on voudrait le prétendre, le grand théoricien des médias ne verse jamais dans le catastrophisme. Toutefois, il met en garde contre les « pouvoirs magiques » des médias. Le sujet doit les dominer et les prédire, sinon il risque de tomber dans un « état inconscient de transe narcissique ».

À vouloir suivre le rythme des marchands modernes, nous jouons bien naïvement leur jeu. La parution de ce livre numérique, qui célèbre Twitter et son formatage de la pensée, le démontre malheureusement. Car il faut avouer que le résultat de cette aventure est assez ordinaire, malgré la bonne volonté des écrivains. C'est sans aucun doute la preuve que le média par excellence de la littérature, c'est encore le livre, lequel ne se fait pas rapidement. Les éditeurs qui connaissent leur métier ont des exigences de qualité qui freinent favorablement la marche du « progrès ». Tandis que le Web, lui, fixe des standards qui dénaturent et pervertissent des pratiques depuis longtemps éprouvées.